

« Une si chetive historienne »?
Marie Morin — les Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal

Réal Ouellet

Numéro 18, été 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40595ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellet, R. (1980). Compte rendu de [« Une si chetive historienne »? Marie Morin — les Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal]. *Lettres québécoises*, (18), 53–55.

« une si chetive historienne » ?

Marie Morin : les Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal

... comme j'ay plus de connessance de ces choses que beaucoup d'autres, j'an parles hardiment /.../. J'ay eu le bonheur d'estre temoin oculaire de presque tout tout ce qu'elles ont fait et soufert, et ne creyè pas, mes soeurs, que j'exagère /.../ (Marie Morin)

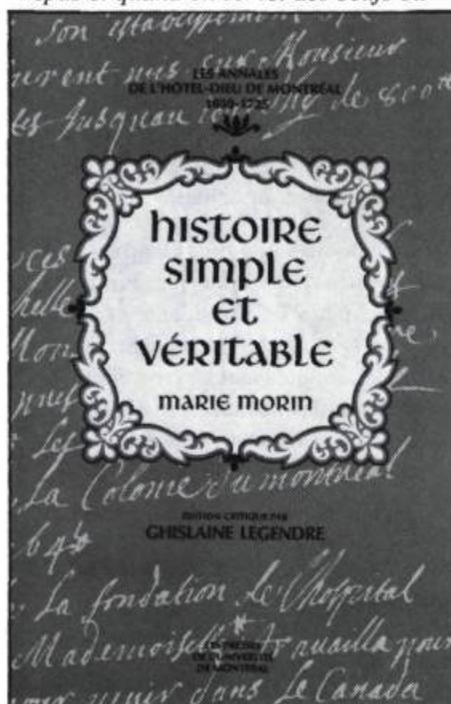
On attendait depuis longtemps cette édition par Ghislaine Legendre des *Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal* dont le titre exact est : *Histoire simple et véritable de l'établissement des Religieuses hospitalières de Saint Joseph en l'isle de Montreal, diste a presant Ville Marie, en Canada*... Écrites entre 1697 et 1725 et remontant aussi loin que 1630 avec le projet de La Dauversière, les *Annales* ont été entreprises à l'intention des Hospitalières de Saint-Joseph de France, par une femme dont l'activité et le sens de l'organisation sont trop restés dans l'ombre de Jeanne Mance et de Maisonneuve. Née à Québec en 1649, Marie Morin étudia chez les Ursulines, se fit novice — la seule — à treize ans chez les Hospitalières de Ville-Marie ; elle fut plusieurs années « dépositaire » (économe) et supérieure de la communauté, elle dirigea l'énorme reconstruction de l'Hôtel-Dieu détruit par un incendie en 1695, trois mois après son inauguration. Elle meurt en 1730, un an après la réouverture de l'hôpital ravagé à nouveau par les flammes en 1721. Son *Histoire simple et véritable* sera continuée en 1743 par soeur Cuillier qui couvrira les années 1725-1747 ; soeur Porlier, enfin, ajoutera une courte relation allant de 1755 à 1757.

Marie Morin a été malmenée par nos historiens, mais on lui a assez souvent reconnu une espèce de gaucherie de franc-tireur, une sorte d'ingénuité un peu retorse qui lui permet de rendre de façon très vive certains aspects de la vie quotidienne au XVII^e siècle. Entre plu-

sieurs, voici quelques exemples touchant la table, et que je me contenterai de citer assez longuement, sans commentaires, tellement ils parlent d'eux-mêmes :

Il fallut faire un pot a part pour Madame d'Ailleboust qui ne pouvèt pas manger l'aprets de ces hostesse. Elle avoit plusieurs cochons a qui elle fesoit des brenees et leur alaît cullir des herbes crue a manger crue, dans le clos et le jardin, 3 vaches a tirer et faire le beurre, des veaux a faire boire pour norir et avoir des boeufs pour labourer la terre et tresner le bois l'iver, des poulles, des poulest a norir, car en ce peys on ne vit que par ces soins. (p. 122)

C'etoit de grans festins que ces repas et quand on servèt des oeufs ou



de la bouillie. [...] Jamais de fraisse, franboisse, meure, qui sont devenue sy communes depuis et qui pour lors etois tres rares a cause que les deserts etois encorre petis et qu'on ne pouvèt les cullir sans risquer sa vie. Aussy ne servèt on point de desert. Toujours un potage et une petite portion a disner. Au souper, la portion et du let caillé ou de la sitroulle, ce qui passèt pour regalle. Pour l'iver, tous nos repas estois composé d'un petit morceau de lart, non tous les jours, de la sitroulle en plusieurs saulse, [des] racines, des poix, des febves, du poisson sallé, anguilles et esturgeon, les jours meigres et de caresme en for petites cantité. (p. 139).

[...] quand il avoit neigé et vanté la nuit, une des premieres choses qu'on fesèt le matin estoit de prandre des pelles de bois et le balet pour jeter dehors la neige qui estoit proche des portes et fenestres [...] l'eau qu'on mettèt sur la table pour boire s'y glassèt en l'espasse d'un card'heure, le vin mesme qu'on avoit pour les pauvres estoit gellé en glasse, leurs viendes, leur boullons de mesme. A peine avèt on le loisir de manger sa petite portion, les dernieres bouchee estois aussy freides que la glasse et toutes gelee quand on deservèt quelque chose dans le plat. (p. 104-105)

À cette précarité des commencements, il faudrait ajouter la peur constante de l'invasion iroquoise, jusque dans les murs de l'Hôtel-Dieu, où des malades chassèrent un jour un forcené qui « tacha d'étouffer ma soeur de Bresoles

entre une porte et une armoire » (p. 136) Il faut ajouter surtout les allusions constantes aux jeux de coulisses politico-religieux qui entravent le progrès puis l'établissement d'une entreprise si conforme aux voies de Dieu et de la colonie, comme le verra bien Frontenac s'adressant à la supérieure : « je vous feré presant, luy dy il, de cent escu pour vous y aider, mais a condition que vous ne vous decourageré point » (p. 259). Enfin, comment ne pas rappeler certaines scènes comme celle de la mort de la Dauversière

À la fin, son corps vint comme un squelleste, et comme toutes ces chairs estois fondue, les os persant la peau, c'etoit autant de playe que d'os. Il ne dormit peut estre pas une heure en un mois. Le jour et la nuit n'estois [que] cry perpetuel, ne luy estant laissé dans sa feblesse q'une voix que la douleur / animoit, car il crièt sy haut qu'il fesoit fandre le coeur (p. 111)

qui aurait facilement trouvé place dans l'anthologie *Mourir autrefois*, publiée par M. Vovelle chez Gallimard en 1974. Ou encore, quelques pages plus loin (113-114), la longue conversation entre le Démon et Fancamp venu l'exorciser.

On a souvent reproché à M. Morin de se cantonner dans une histoire où la justification impressionniste de sa communauté et les portraits édifiants tiennent toute la place au détriment d'une large synthèse où la fondation puis l'évolution de l'Hôtel-Dieu seraient situées dans l'histoire de la colonie française : M. Morin accumule portraits et anecdotes, mais ne raconte pas les événements. Pareil jugement est injuste et borné. Il serait assez vain de montrer que l'histoire la plus canonique, aux XVIIe et XVIIIe siècles, vise à l'édification et utilise largement le portrait. On pourrait rappeler encore que la tradition chrétienne, en axant la responsabilité (pour le mérite autant que pour la culpabilité) sur l'individu, aura tendance à privilégier celui-ci dans le récit historique. Mais là n'est pas l'essentiel. Dans *l'Histoire simple et véritable*, il n'y a pas vraiment d'action, au sens où l'on aurait du mal à y discerner une logique diégétique, un complexe actantiel comme dans les *Relation des Jésuites* — chez Lejeune, en particulier, — pour qui la Nouvelle-France est un champ de bataille où s'opposent deux

camps bien délimités : le Christ et ses soldats (les Jésuites et leurs adjuvants) contre le diable et ses acolytes (le sorcier et autres suppôts). Les personnages de Marie Morin sont vus, moins dans leur rôle, en tant qu'acteurs de l'histoire, que dans leurs attributs qualitatifs : piété, courage, débrouillardise. Leur aire d'activité n'appartient pas à une logique événementielle, mais est présentée comme une manifestation de leur être. Ils sont plus des témoins de la Providence que des instruments ou des intermédiaires de celle-ci dans son action. Par opposition à la démarche conflictuelle (le combat contre les forces du mal) des Fils de saint Ignace, à l'action d'éclat (« ad Majorem Dei gloriam »), Marie Morin emprunte la voie tracée par saint François de Sales et se dépense, auprès des malades, dans l'humble pratique des vertus cardinales : la foi, l'espérance et la charité. G. Legendre a donc bien raison de parler d'hagiographie, car celle-ci n'insiste sur le faire que pour atteindre l'être.

Le détail, l'anecdote, ne peut dès lors plus être considéré comme gaucherie, naïveté d'une pseudo-historienne, mais comme révélateur de l'essentiel.

Et comme tout cela est vray, je le signe de nom, soeur Morin, Religieuse hospitalière de Saint Joseph (p. 271).

Cette formule, naïve peut-être dans son affirmation péremptoire, qui renvoie au sujet écrivant pour seul garant de la véracité historique marque bien l'originalité de l'entreprise. Un Charlevoix, quand il prétend à l'infailibilité, se retranche derrière l'archive ou, à défaut, derrière ce qu'il a vu lui-même, corroboré par un témoin oculaire.

Parler de discours providentialiste ne nous avance guère puisque Frontenac lui-même parle de Providence. Charlevoix aussi, ce qui ne l'empêche pas de distribuer soigneusement les rôles en hiérarchisant les instances de décision et d'action, de disposer les événements dans un ordre où ils paraissent s'engendrer mutuellement selon une logique de type causal, d'utiliser enfin l'archive pour attester la véracité factuelle de l'ensemble. *L'Histoire simple* repose sur une tout autre logique, fondée, non plus en raison, mais sur le sentiment, la conviction intime.

En analysant quelques passages des *Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec*, j'avais cru y voir, sous la tissure historique de surface, une espèce de « discours des passions de l'âme ». Même gonflement hyperbolique que chez Marie Morin, même manifestation de quelques sentiments élémentaires, groupés dans les couples antithétiques peur-confiance, consternation-courage ; surtout, même apologie du sentiment extrême générateur d'action, alors même qu'il semble anéantir la personne : chez les soeurs Juchereau et Saint-Denis, la crainte extrême des religieuses était non seulement *justifiée* mais *juste*, en ce sens qu'elle leur faisait voir l'attaque imminente anglaise que la courte vue des militaires et des gouvernants ne discernait pas ; leur affollement et leur frayeur ne les empêchent pas de ramasser tranquillement les boulets anglais tombés à leurs pieds pour les tendre aux canonniers qui les renvoient aux ennemis ; elles ne les empêchent pas non plus de garder confiance alors que « les plus généreux officiers » « regardaient la prise de Québec comme inévitable ». Une lecture non prévenue de *l'Histoire simple et véritable* montrera pareil paroxysme du sentiment et pareille efficacité de l'action concrète journalière, inspirée par une confiance sans borne. En témoigne éloquentement la longue ténacité qui a permis à l'histoire de l'Hôtel-Dieu de s'écrire, et surtout de se faire.

Comme Jean-Jacques Rousseau un demi-siècle plus tard, Marie Morin vise moins la vérité factuelle que la vérité « morale », cette évidence existentielle dont seules peuvent témoigner ceux qui ont vécu l'événement.

Je le die sans crainte de mansonges, etant temoin des santimens de leur coeur sur cela (p. 140).

Lui reprocher ses « inexactitudes » est aussi aberrant que condamner Rousseau pour quelques dates erronées. Volontaire ou non, l'erreur factuelle est une manière de voir les événements, révélatrice d'une certaine mentalité.

Les hésitations de la « chetive historienne », ses aveux d'ignorance (« Je ne sais pas », « Je n'é pas sçu au juste le tamps . . . ») — comme les très nombreuses traces d'énonciation du sujet scripteur ou existentiel — s'inscrivent

tout naturellement dans la logique de son discours de fondation. Ici encore, la comparaison avec Charlevoix est instructive. Le savant Jésuite avouera aussi parfois son ignorance, mais ce sera sur des points mineurs touchant à la périphérie de l'événement, comme le montre bien le passage sur l'attaque de Québec par Phipps, où deux zones d'ombre sont laissées au début et à la fin du récit, créant un contrepoint entre l'accessoire (certains éléments du contexte) et l'essentiel (la trame événementielle) ; ces zones d'ombre visent moins à privilégier la fécondité épistémologique d'une hypothèse qu'à dramatiser le récit de l'événement, qu'à faire obliquer de l'épiphénomène au « phénomène », de l'hypothèse à la Vérité, par le recours à l'embrasseur autoritaire « quoi qu'il en soit ». Le procédé a le double avantage de régler une fois pour toutes le sort de l'inclassable, de l'inexplicable, en le refoulant aux confins du récit et, par la grâce d'un aveu d'humilité, de rendre l'essentiel d'autant plus crédible.

Le manuscrit de l'*Histoire simple et véritable*, conservé au monastère des Hospitalières de Saint-Joseph à Montréal, avait été partiellement publié en 1921 par A. Fauteux, E.-Z. Massicotte et C. Bertrand (M.S.H.M., Montréal) et en 1937 par L. Parizeau (*Le Journal de l'Hôtel-Dieu de Montréal*). G. Legendre nous en procure maintenant une édition critique complète, en tous points remarquable. J'aurais souhaité qu'elle ajoute en appendice la *Relation de Soeur Cuillier*, mais elle a préféré (y a-t-elle été contrainte pour ne pas trop gonfler l'édition des P.U.M. ?) la faire paraître dans les *Écrits du Canada français*, N° 42, 1949, p. 149-192.

G. Legendre, dont on connaît les idées bien fermes au sujet de l'édition critique, a voulu produire un texte facilement lisible aujourd'hui, tout en collant de très près au manuscrit. Ont été transposés, suivant l'usage moderne, les *s* longs médians, les *c* cédilles, les couples *u/v* et *ij*, les accents, les majuscules et la ponctuation ; les abréviations sont résolues, les noms propres transcrits d'après le D.B.C., et certaines corrections sont apportées ; le texte compact du manuscrit est enfin aéré par l'ajout de paragraphes. Toutes trans-

formations signalées dans les notes critiques ou marquées par les crochets et les italiques. Évidemment, sur un point ou l'autre, j'aurais résolu les problèmes différemment : par exemple pour la ponctuation ; par exemple encore, je ne vois pas pourquoi transcrire en un mot *lors que*, *en suite*, *autre fois* si l'on conserve *puis que*, *pour quoy*, *sur tout*, *aussi tost* : le risque de confusion — je n'en vois pas — et l'aisance de la lecture sont du même ordre dans les deux cas. Pourquoi alors relever pareilles chiures de mouches ? Parce que dans le domaine de l'édition scientifique au Québec nous avons un urgent besoin de nous situer les uns par rapport aux autres, en voyant si nos points de divergence, en particulier, portent sur l'accessoire ou l'essentiel. Il nous faut arriver à une espèce de consensus minimal pour que la dispersion de nos efforts n'empêche pas la constitution graduelle et un peu cohérente du corpus textuel québécois.

Ceci dit, il me faut ajouter que l'édition Legendre s'ouvre sur une introduction qui contient des renseignements précis sur le manuscrit, une analyse rapide de l'écriture de M. Morin, un protocole d'édition, une chronologie, une bibliographie ; elle est complétée par d'abondantes « notes critiques » d'édition, par une liste de leçons non conservées, par un index *nominum* et une liste des noms de lieux.

G. Legendre a dans ses tiroirs (ou ceux d'une maison d'édition) une édition critique de *Maria Chapdelaine* et, si ma mémoire est fidèle, projette d'éditer l'*Histoire du Montréal* de Dollier de Casson. J'espère que ces publications ne se feront pas trop attendre.

Réal Ouellet

P.S. Dernière heure : après la disette, l'abondance. Le t. 2 des *Monumenta Novae Franciae* préparées par le P. L. Campeau sort des Presses. Je vous réserve pour une prochaine chronique ce monument d'érudition irremplaçable pour le premier tiers du XVII^e siècle. Il contient les premières *Relations* de Lejeune : celle des 1634, on le sait maintenant, est une pièce majeure de la littérature du Grand Siècle, et une pièce dont on n'a pas à souffler la poussière des ans, tellement elle nous rejoint viscéralement et intellectuellement.

1. Marie Morin, *Histoire simple et véritable*, édition critique par Ghislaine Legendre, Les Presses de l'Université de Montréal, Coll. « Bibliothèque des lettres québécoises », 1979, XXXV-351 p.

À lire et à relire

Après *Kesten et l'Appelante*, un troisième ouvrage d'Yves Thériault vient d'être réédité aux Éditions Libre Expression: *Antoine et sa montagne*. Ce dernier roman se déroule autour de 1830 et met en lumière la rigidité des principes qui prévalaient au Québec au cours du XIX^e siècle. Le rêve d'Antoine, c'est aussi le rêve de Papineau, et celui de tout un peuple qui cherche à rejeter enfin la peur. Les amateurs de Thériault se réjouiront de cette parution qui leur permettra de découvrir un des textes les plus attachants de Thériault.

Jean-Michel Wyl dans *À l'été des Indiens* nous transporte dans un coin du Québec qu'il a bien connu pour y avoir vécu pendant plusieurs années: l'Abitibi. Ce nouveau roman de Jean-Michel Wyl, publié aux Éditions Libre Expression, nous restitue un pays dur auquel l'on s'attache à cause de sa grandeur et de sa force. À travers une grève fictive, l'auteur fait surgir le conflit entre les vieux habitants qui défendent cette terre hostile, et les jeunes qui ne voient l'espoir que dans les grandes villes. C'est au sein du personnage de Jean-Julien, jeune homme tourmenté et sensible, que le drame prendra sa plus grande dimension puisqu'il se soldera par l'acte de tuer. Comme il en est de ses ouvrages précédents, ce nouveau roman de Jean-Michel Wyl est rédigé dans un style soigné, sensible, qui sait émouvoir.

La vraie vie de Tina Louise est le premier roman de Pierre Caron, et pourtant cet ouvrage semble jailli de la plume d'un écrivain assuré qui dès les premières lignes captive son lecteur et l'entraîne dans un réel étranger, sans jamais le ménager. *La vraie vie de Tina Louise* raconte l'histoire d'une mère-célibataire qui, dans les années cinquante, travaillait comme danseuse dans les cabarets de Montréal. Cette femme échouera en tant que mère. Elle verra son enfant se transformer en un être de révolte et de haine. La force de Pierre Caron est d'avoir su restituer l'atmosphère lourde et écrasante de cet univers sans jamais s'apitoyer sur le sort de ses personnages. Le narrateur agit telle une caméra impassible qui donne à voir mais n'explique jamais. C'est un excellent roman rédigé par un auteur qu'il faudra surveiller!

Libre Expression